

POLITIQUE, LITTÉRATURE, INDUSTRIE, COMMERCE.

L'ÉCHO SAUMUROIS

ON S'ABONNE
Au bureau, place du Marché-
Noir, et chez MM. DUBOSSE,
JAVAUD, GODFROY, et M^{lle}
NIVERLET, libraires à Saumur.

Paraissant les Mardis, Jeudis et Samedis.

JOURNAL D'ANNONCES, INSERTIONS LÉGALES ET AVIS DIVERS.

ABONNEMENTS.

Saumur, par la poste
Un an. . . 18 f. » 24 f. «
Six mois. . 10 » 13 »
Trois mois. 5 25 7 50

— A PARIS, Office de Publicité Départementale (ISIDORE FONTAINE), rue de Trévise, 22, et à l'Agence des Feuilles Politiques, *Corresp. générale* (HAVAS), 3, rue J.-J. Rousseau

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire. — Les abonnements demandés, — acceptés, — ou continués, — sans indication de temps ou de termes seront comptés de droit pour une année. — Les annonces devront être remises au bureau du journal, la veille de sa publication.

CHRONIQUE POLITIQUE.

Notre correspondance particulière de Berlin, portant la date du 27, nous fournit des renseignements extrêmement curieux sur la situation des esprits à la cour du roi Frédéric-Guillaume. Une grande irritation y régnerait contre le gouvernement de Vienne, et l'on aurait même songé, un instant, à renvoyer ses passeports à l'ambassadeur d'Autriche. A la suite d'un conseil de cabinet, tenu le 26, deux corps de l'armée prussienne auraient reçu l'ordre de procéder à leur mobilisation, beaucoup plus pour agir contre l'Autriche que contre la Russie. En outre, le général Wedel, parti de Berlin, le 27, devait chercher à s'entendre à tout prix avec la France. Voici du reste le texte même de notre correspondance :

Berlin, 27 janvier. — « Le général Wedel part aujourd'hui pour Paris. On veut s'entendre à tout prix avec la France. On regarde la note autrichienne, du 4 janvier, comme un acte d'hostilité contre la Prusse, et l'irritation va au point qu'on parle du départ de l'ambassadeur d'Autriche de Berlin. D'autre part, presque tous les ambassadeurs des autres puissances se sont rendus hier chez l'ambassadeur d'Autriche. On y a vu successivement les représentants de la France, de l'Angleterre, de la Suède et du Hanovre.

» Le conseil des ministres tenu hier, sous la présidence du Roi, a eu une grande importance. Il n'y a été question que de la dissidence avec l'Autriche. Il est presque certain, depuis cette séance du conseil, que le 4^e et le 6^e corps vont être mobilisés. Jusqu'ici, quand il était question de mobilisation, on n'avait en vue que le 1^{er} et le 5^e corps, qui sont postés dans les provinces de Posen et de Prusse, c'est-à-dire sur les frontières de la Russie. Le 4^e et le 6^e corps, au contraire, sont dans les provinces de Saxe et de Silésie qui avoisinent l'Autriche. Cette mobilisation paraîtrait donc dirigée contre l'Autriche plutôt que contre la Russie.

» Le marquis Demoustier a été reçu aujourd'hui par le Roi en audience particulière et lui a remis une lettre de l'empereur Napoléon en réponse à la notification du mariage du prince Frédéric-Charles de Prusse. »

La *Gazette des Postes* s'exprime ainsi sur le même sujet :
« L'ambassadeur prussien de Vienne, M. le comte

d'Arnim, a eu ces jours-ci plusieurs conférences avec le ministre des affaires étrangères, le comte de Buol, qui avaient pour objet des explications sur la question de la mobilisation. Les instructions du comte d'Arnim lui enjoignant de repousser positivement toute proposition, même modifiée, qui aurait pour but la mobilisation ; tandis que le comte Buol persiste à soutenir que l'article additionnel du traité d'avril devait avoir pour conséquence la mise sur pied de l'armée fédérale. Il existe par suite une grande tension entre les deux cabinets, et l'on dit, du reste, que les cours de Paris et de Londres rappelleront leurs ambassadeurs de Berlin, si la Prusse ne veut pas renoncer à l'opposition qu'elle fait à l'alliance du 2 décembre. »

Ainsi que nous le disions hier, la question de mobilisation n'a pas encore abouti à Francfort à un résultat positif, et l'on voit par les déclarations des gouvernements que la plupart hésitent à se prononcer. « La Saxe, dit la *Gazette du Weser*, s'est prononcée pour la Prusse, les deux Mecklembourg ont soutenu que toute cette question n'était pas de la compétence de la Diète, dont la politique ne pouvait être que défensive et qui ne pouvait garantir par la force des armes les possessions non allemandes de l'Autriche. Le Grand-Duché de Hesse s'est prononcé ouvertement en faveur de l'Autriche, tandis que la Hesse-Electorale s'est rapprochée de la manière de voir de la Prusse. La Bavière aurait parlé de la nécessité de l'union entre les grandes puissances allemandes, et aurait exprimé l'espoir qu'après l'avoir obtenue, la Confédération germanique paraîtrait vis-à-vis de l'étranger dans toute sa force comme puissance indépendante. — Havas.

» Vienne, 28 janvier. — « On projette à Berlin, la mobilisation d'un corps d'armée sur le Rhin et d'un autre en Silésie. On considère ici ce projet comme hostile à la France et à l'Autriche.

» La Bavière, le Hanovre, Bade, Brunswick et les Etats de Thuringe voteront avec l'Autriche, dans la Diète. » — Havas.

NOUVELLES DE LA GUERRE.

On écrit de Sébastopol, le 10 janvier, au *Morning-Chronicle* : « On dit que les Russes viennent de recevoir un renfort de 40,000 hommes. Sans doute, ils ont profité de la gelée pour faire des transports

en traîneaux. On disait qu'ils allaient attaquer Balaklava, et on a tenu par suite les troupes sous les armes. Je ne crois pas cependant à cette attaque qui serait par trop téméraire. En effet, les batteries des alliés occupent sur ce point une position dominante. Derrière elles sont l'infanterie de marine, des zouaves et le 79^e highlanders près duquel se trouve une réserve d'artillerie à cheval. En arrière, on trouve le 93^e, une batterie de 3 canons servie par des marins et un grand camp occupé par le 20^e français et par d'autres régiments qui ont servi en Afrique.

» On est si bien sur le qui-vive, qu'un soldat ayant quitté nos lignes et couru vers les Russes, un matelot lui a tiré un coup de canon, et en dix minutes, toutes les troupes étaient sous les armes. Quelques hommes ont franchi le parapet et sont allés ramener le fuyard, quoique les Cosaques se fussent portés à sa rencontre. Comme ses réponses n'étaient pas satisfaisantes, on l'a remis à l'état-major qui lui fera probablement un mauvais parti. Nos hommes supportent patiemment leurs épreuves, et jamais on n'aura mieux été en position de reconnaître les qualités solides du soldat anglais. Mais sans le secours des Français, qui nous ont apporté du biscuit et des munitions, l'armée anglaise n'aurait pu se maintenir. Ce qui nous manque, et ce qu'ont les Français, c'est un corps d'officiers expérimentés qui connaissent bien les diverses branches du service. »

Nous trouvons ces autres détails dans une lettre du 12 janvier : « La nuit dernière, les Français ont repoussé une nouvelle sortie des Russes qui ont été battus avec 800 hommes environ hors de combat. Les Français n'ont perdu que 20 à 30 hommes. Dans cette affaire un colonel russe et deux ou trois officiers supérieurs ont été tués. Les Français ont poursuivi les fuyards jusque dans la ville qui est déserte, dans la partie située en face de leurs tranchées. J'ai vu un tapis russe, deux chaises et divers objets pris par les zouaves dans la ville de Sébastopol.

Les causeurs du camp de Sébastopol prétendent que les généraux alliés et Omer-Pacha sont convenus qu'à un jour donné, vers le milieu du mois, nous bombarderions Sébastopol, que quelques jours auparavant, le généralissime turc marcherait à la tête de 40,000 hommes sur Simphéropol, s'emparerait des dépôts que contient cette place et coupe-

FEUILLETON

LES MINEURS DE RAYAS.

(Suite.)

Mon guide me toucha le bras.

— Regardez cet homme, me dit-il à voix basse.

Le mineur agenouillé était entièrement nu ; sans la lumière du flambeau de résine qui laissait voir sa chevelure grisonnante et les traits anguleux de son visage, on n'eût pu reconnaître en lui l'homme arrivé aux confins de la vieillesse, tant ses membres nerveux semblaient conserver de jeunesse et de vigueur.

— Eh bien ? dis-je à Desiderio.

— Cet homme, me dit-il, n'est pas étranger à l'histoire de la main coupée que vous regardiez avec tant de curiosité ce matin, et, quoique je sache cette histoire aussi bien que lui, peut-être dans sa bouche aurait-elle plus d'intérêt pour vous, car son fils s'y est trouvé mêlé.

Je crus une fois encore avoir trouvé l'occasion d'écarter Desiderio, en lui insinuant que le narrateur serait probablement plus expansif, s'il n'avait que moi pour auditeur de ses confidences. Cette fois, il ne se meprit pas à mon intention secrète.

— Je ne suis ni querelleur, ni susceptible, me dit-il, je m'en vante, mais votre seigneurie est par trop empressée à se débarrasser de son dévoué serviteur. — Je

me hâtai de protester contre l'interprétation donnée à mes paroles, et Fuentes parut se calmer. — Allons ! dit-il d'un air railleur, je renoncerais, pour vous être agréable, au désir que j'avais eu tout d'abord de vous servir de guide dans ces souterrains. Aussi bien, il faut que je sache le secret de la comédie jouée ce matin par Planillas sur le cadavre de sa mule. Vous pourrez visiter la mine sans moi, et je vous conterai ce que j'aurai appris sur ce drôle, à votre sortie par le grand puits, car, pour être complète, votre excursion doit s'achever à l'aide du malacate.

J'avais tellement hâte de congédier ce personnage, que je promis tout ce qu'il voulut, sans remarquer le sourire ironique par lequel il accueillit ma réponse. En ce moment, le mineur venait d'achever sa prière. Fuentes échangea avec lui quelques mots à voix basse et s'éloigna rapidement ; je respirai.

— Seigneur cavalier, me dit le nouveau venu, mon compagnon Fuentes vient de me faire part de votre désir d'entendre de ma bouche l'histoire de mon fils, de celui qui a été l'orgueil de la corporation des mineurs : ce désir m'honore, mais pour le moment je ne puis le satisfaire. J'ai à mettre le feu à la mine dont je viens de charger le fourneau ; si donc, dans deux heures, je suis encore de ce monde, je me mettrai tout à votre disposition, car j'aime les braves, de quelque nation qu'ils soient.

— Et qui vous a dit que j'étais brave ? lui demandai-je étonné.

— *Caramba !* un homme qui visite une mine pour la première fois, et qui, au dire de Fuentes, a le plus vif désir de faire la périlleuse ascension du tiro ! Eh bien ! nous la ferons ensemble, et en même temps je vous raconterai mon histoire, je vous donne donc rendez-vous dans deux heures, au fond de la dernière galerie, à l'entrée du grand puits.

Je ne pouvais guère reculer devant un si pompeux éloge, mais ce ne fut pas sans éprouver un serrement de cœur que je me vis fatalement destiné à accomplir, contre ma volonté, une inévitable et dangereuse prouesse. C'était encore à Fuentes que j'étais redevable de cette nouvelle contrariété. Je promis néanmoins au mineur d'être exact au rendez-vous, et, resté seul, je profitai de mon indépendance pour examiner à loisir le monde nouveau dans lequel je me trouvais transporté. J'avais en main la torche que m'avait laissée Desiderio, et je la promenai de tous côtés. Au-dessus de moi, capricieusement creusées dans le roc vif et constellées de paillettes brillantes, se dessinaient des voûtes d'inégale grandeur, les unes soutenues par de fortes poutres, les autres laissant pendre, comme des culs-de-lampe gothiques, leurs pointes aiguës, qui menaçaient de s'écrouler sur ma tête. Une eau limpide, qu'irisait la flamme de la résine, serpentait en filets déliés le long de pilastres informes.

rait, en même temps, la retraite de l'armée de Menschikoff et les convois qui alimentent Sébastopol. Les Russes surveillent de très-près, nos mouvements vers Eupatoria. Ils ont, nuit et jour, une double ligne de vedettes sur la route d'Eupatoria à Simphéropol, de manière à transmettre les nouvelles le plus rapidement qu'il est possible.

On mande de Varna, le 8, que les troupes turques de la Dobrudscha ont reçu l'ordre de se retirer sur Babadagh si les Russes passaient de nouveau le Danube, en évitant de combattre, et leur abandonner les contrées inhospitalières du Danube, où il ne leur serait pas possible de se maintenir. — La Besarabie est presque complètement dépourvue de troupes russes et il reste à peine, dit-on, 15,000 hommes à Ismail. — Il est probable que la concentration du corps russe à Pérécop, a été opérée le 12 janvier. Les grands froids ont permis des marches forcées et le transport des approvisionnements. — Havas.

On lit dans le *Guetteur de Saint-Quentin*, du 25 : Un de nos amis vient de recevoir d'un officier de l'armée de Crimée une lettre de date assez récente. Quoique toute personnelle, elle exprime de si nobles sentiments et une telle confiance dans le succès de nos armes, que nous avons dû réclamer vivement du destinataire l'autorisation d'en publier quelques extraits. Il y a là une nouvelle preuve, ajoutée à tant d'autres, de l'indomptable énergie de nos soldats et de leurs chefs.

« Devant Sébastopol, 5 janvier 1855.

» Mon cher ami, il est minuit; l'armée dort très-gentiment sous la neige qui couvre littéralement ma tente. Nous attendons impatiemment les 8^e et 9^e divisions, pour frapper un de ces coups dont une puissance ne peut se relever de longtemps. Omer-Pacha, arrivé hier à Balaklava, a conféré avec les généraux en chef; le résultat est un secret pour tout le monde, c'est ainsi que cela doit être, mais nous croyons y voir clair, et nous sommes persuadés qu'au premier beau temps, il y aura en Crimée un choc terrible dont le succès nous paraît certain, car les armées alliées possèdent l'ascendant que donne la victoire, nos soldats sont pleins d'élan et d'ardeur, tandis que l'ennemi est démoralisé.

» Si la campagne de 1812 a commencé, c'est pour les Russes; notre armée a froid, il est vrai, mais elle est abondamment pourvue de tout, et le bois qui manquait va abonder à Kamiesk. Les troupes qui ont à souffrir sont celles des tranchées, huit bataillons y passent les nuits, et lorsqu'il neige ou qu'il gèle, mon cher ami, les misères que l'on éprouve sont cruelles, quoique supportées avec un calme et une énergie que l'on ne saurait trouver nulle part. L'armée a la plus grande confiance dans le général en chef, qui grandit chaque jour dans son esprit; c'est un homme dont le cœur est noble et généreux, qui connaît les misères et les privations du soldat, et qui fait tous ses efforts pour les amoindrir. On pourrait cependant lui faire un reproche, c'est qu'il est trop brave, il paie de sa personne au vu de tous, et la patrie peut être fière de lui et de tous les généraux, officiers et soldats de l'armée d'Orient.

» Mon frère vient d'arriver ici avec sa compagnie, j'espère qu'il se distinguera bientôt. Il me tarde de voir mon fils à l'armée; je lui montrerai, autant

qu'il dépend de moi, le chemin de l'honneur, et si j'ai le malheur de le perdre, je m'en consolerais en pensant qu'il sera mort pour la patrie que nous aimons tant.

» Sacrebleu, mon ami, je gèle, je vais me coucher sur mon grabat pour me réchauffer, j'ai les doigts raidis et je suis forcé de vous quitter en vous souhaitant santé et bonheur. »

Nous empruntons la lettre suivante au *Courrier de Marseille* :

« Sous Sébastopol, 13 janvier.

» J'ai vainement essayé de vous écrire pendant ces deux derniers jours. Le temps était si froid, que je n'osais faire un seul mouvement dans mon manteau de peau de mouton, ni remuer mes jambes dans leurs épais fourreaux. Je tâche aujourd'hui de vous tracer quelques lignes, que vous lirez sans doute au coin d'un bon feu et dans un appartement bien clos. Vous ne sauriez imaginer l'étendue de nos souffrances. Figurez-vous une tempête de neige durant quarante-huit heures et amoncelant sur nos tentes et nos huttes une couche glacée de plusieurs pieds. Puis, sans transition, arrive tout-à-coup une pluie battante qui entraîne et fond la neige, laissant dans nos précieuses abris une boue liquide dont nous n'avons aucun moyen de nous garantir.

» Malgré tout, le moral de nos soldats est encore au-dessus de ces misères, et à tout prendre l'état sanitaire n'est pas mauvais en proportion des intempéries qu'ils endurent. L'armée est pleine d'ardeur et de courage; elle aura tout oublié à l'heure de l'assaut, et l'espoir de trouver de meilleurs cantonnements dans Sébastopol n'entre pas pour peu de chose dans son impatience. Malheureusement, les Anglais ne sont pas dans d'aussi bonnes conditions. Leurs souffrances sont bien plus grandes que les nôtres; ils perdent depuis quelques jours des hommes asphyxiés par la vapeur du charbon de bois qu'ils brûlent dans leurs huttes sans avoir le soin de s'aérer convenablement; d'autres sont trouvés morts de froid dans les tranchées. Sur d'autres points, des régiments entiers manquent absolument de bois pour faire cuire leurs aliments, qu'ils sont souvent contraints de manger crus. C'est de là surtout que provient la débilitation qui atteint en si grand nombre les soldats anglais.

» Nos alliés ont abandonné les redoutes avancées d'Inkermann. Cette position était trop ouverte aux feux des batteries du nord de la place. Ils ont construit plus bas un autre retranchement qui commande le port : ils y ont placé déjà trois pièces de gros calibre.

« Quant à nous, nous avons commencé ces jours-ci à jeter quelques bombes dans la ville, et l'on dit que si le temps devient favorable, le siège (le véritable siège) commencera avant le 20. Nos officiers du génie ne pensent pas que les ouvrages en terre élevés par les Russes puissent tenir longtemps; les batteries du sud ne résisteront guère non plus, sans doute; mais les fortifications du nord nous donneront certainement beaucoup de mal.

» Depuis quelques temps nous sommes prêts, mais nos alliés n'ont pas encore leurs pièces au complet; en attendant le chef général, une de nos batteries, armée de dix mortiers, s'exerce à un solo qui ne doit pas être du goût des Russes, qui reçoivent en

moyenne 600 bombes par jour, chaque mortier tirant 60 fois environ. Ces projectiles font de grands dégâts dans Sébastopol. Une partie des efforts de cette batterie est dirigée sur les batteries du Jardin et a démonté dix à douze pièces à l'ennemi. Mais jusqu'ici les Russes ont assez régulièrement réparé leurs pertes pendant la nuit. Nous avons encore plus de cinquante mortiers et autant de grosses pièces prêts à se mettre de la partie.

» Nous avons eu, un de ces soirs, une alerte terrible. Le feu avait pris à bord du transport anglais le *Queen*, chargé de poudre. Fort heureusement l'incendie a été maîtrisé sans grand dommage. On frémit à l'idée du désastre que pouvait entraîner cet accident.

» Nous avons des nouvelles d'Eupatoria par le *Colombo*, qui a apporté 250 chevaux en assez mauvais état aux Anglais. Il paraît que le temps n'est pas meilleur sur ce point, et les Turcs n'y sont pas mieux traités que nous.

« Les Anglais vont, m'assure-t-on, diminuer l'effectif de leurs marins débarqués, ils n'en conserveront que 4 ou 500. Cette fâcheuse mesure tient à la difficulté d'entretenir convenablement ces hommes au camp.

» Les Cosaques continuent à se montrer dans la plaine de Balaklava.

EXTÉRIEUR.

ANGLETERRE. — Londres, 30 janvier.

« Ce matin à eu lieu, dans la Chambre des communes, le vote sur la motion de M. Roebuck.

» Le Ministère a été battu : la motion a été votée à la majorité de 305 voix contre 148. Majorité contre le Ministère : 157.

» Lord Aberdeen et les membres de son Cabinet donneront leur démission. » — Havas.

ESPAGNE. — Presque toutes les villes notables de la province de Malaga ont été le théâtre de désordres plus ou moins sérieux, jusqu'au point d'exiger l'intervention des troupes. Le 17, sont partis de Malaga pour Ronda, l'escadron d'Alcantara, le bataillon des chasseurs del Infante et de la garde civile. — D'après les rapports, les émeutiers auraient donné la mort à l'alcade. — Havas.

PIÉMONT. — La *Gazette de Gènes*, du 25, rend compte, dans les termes suivants, de l'entrée du régiment de dragons français dans cette ville :

« Ce matin, un peu après midi, la première colonne des troupes françaises qui traversent notre Etat, est entrée en ville par la porte Pila. C'était un escadron du 11^e régiment de dragons. Le premier régiment des gardes était rangé en bataille à gauche, tout près de la porte de la ville, le long de la rue qui conduit à la porte de l'Arco. — Les spectateurs étaient très-nombreux. — Les Français sont entrés à pied par la porte Pila, menant leurs chevaux par la bride, ils sont montés à cheval avant de dépasser la porte de l'Arco, et ils ont retiré leurs manteaux. — Le colonel français avait à sa droite le général de la brigade des gardes, et à sa gauche, le général Alexandre Lamarmora, suivis d'un nombreux état-major. — Les dragons logent au magasin des vivres. — Malgré la rigueur du froid et la neige, dans les rues, une foule immense se pressait sur le passage des dragons français qui se sont rendus

Plus loin, s'échappant à travers les fissures du roc, de larges gouttes tombaient sur le sol pierreux avec le bruit monotone d'un balancier de pendule. Devant moi, s'ouvraient de sombres carrefours; des bruits de pas, percés par les échos, mouraient dans les profondeurs des voûtes, comme des gémissements lugubres ou des plaintes étouffées. Des lueurs indéfinies perçaient de temps à autre cette effrayante obscurité : c'étaient des mineurs qui allaient et venaient, leur mèche allumée derrière l'oreille, semblables à ces gnomes de cabalistes, qui veillent, la flamme au front, sur des trésors cachés.

J'avais avec toute la précaution convenable, car, demeuré sans guide dans ce labyrinthe, je ne savais de quel côté me diriger. J'entendis bientôt, dans le lointain, le bruit sourd des pics qui sapient le rocher, mêlé à des bruits mystérieux qui semblaient partir d'un étage inférieur. Ces rumeurs, toutes vagues qu'elles étaient, servirent à m'orienter. Je n'avais vu, depuis mon entrée dans la mine, que des voies de communication ouvertes de tous côtés ou des filons vides de leur minerai, et j'étais impatient d'arriver enfin à l'endroit qu'on nomme le *labor*, c'est-à-dire l'endroit où l'on exploite la veine d'argent. Une clarté encore confuse m'indiqua que je n'en étais pas loin; je parvins bientôt à l'orifice d'un puits pen profond, d'où jaillissait une lumière plus vive. On y descendait par une échelle formée de poutres mises à bout et en zigzags. J'hésitai d'abord à me confier aux en-

taillées pratiquées dans ces poutres et destinées à servir de degrés; cependant, enhardi par le peu de profondeur du puits, je me hasardai à y descendre, et je gagnai sain et sauf le lieu de l'exploitation. C'était un couloir tortueux de cinq pieds environ de diamètre et de cinq ou six cents de longueur, d'où s'exhalait une vapeur brûlante comme de la bouche d'un cratère. Perdu au milieu de cette foule de travailleurs, trop occupés pour me remarquer, je pus examiner à l'aise le tableau fantastique qui s'offrait à mes yeux. Une multitude de mines et longues chandelles collées aux parois du couloir éclairaient confusément les mineurs, dont la plupart, plongés dans l'eau jusqu'à la ceinture, attaquaient la roche vive à coups de *barretas*. D'autres s'éloignaient chargés de sacs de minerai dont le poids faisait saillir leurs muscles tendus, tandis que la mèche allumée qu'ils portaient sur la tête éclairait leurs corps bronzés ruisselants de sueur et leurs longs cheveux flottants. C'était un bruit assourdissant de coups de pics résonnant en cadence sur le roc, d'éclats de pierres tombant bruyamment dans l'eau, de voix, de cris aigus et de sifflements d'haleines qui semblaient ébranler la voûte. La clarté rougeâtre des chandelles qui se reflétait dans l'eau, la poussière, la vapeur qui formaient comme un brouillard, les veines cuivreuses qui serpentaient comme du lierre le long du roc, tout concourait à augmenter la bizarrerie du spectacle que j'avais sous les yeux.

Après l'avoir contemplé longtemps, je résolus de gagner la galerie inférieure, à l'extrémité de laquelle je devais rencontrer le vieux mineur. Cette ascension que j'avais tant redoutée jusqu'alors ne me paraissait plus une tâche périlleuse à remplir, elle devait m'éviter, au contraire, la fatigue de parcourir de nouveau tout l'espace que j'aurais laissé derrière moi. Je priai donc un des mineurs de me conduire à l'endroit indiqué, car je craignais de m'égarer au milieu de ce dédale de galeries souterraines qui se croisaient en tous sens. Je commençais aussi à ressentir vivement le besoin de respirer un air plus pur, et je suivis gaiement mon nouveau guide.

Je descendis encore longtemps, jusqu'à sentir mes jarrets plier sous moi, et j'arrivai, brisé de lassitude, à l'extrémité de la dernière galerie, qui formait un angle droit avec le grand puits, dont la bouche noire et béante s'ouvrait à mes pieds. Ce puits se prolongeait encore jusqu'à un niveau inférieur. J'étais le premier au rendez-vous; le vieux mineur n'était pas encore venu. Un seul ouvrier, qui paraissait comme oublié dans ces vastes catacombes, remplissait solitairement une tâche effrayante. Non loin de là, un autre puits, envahi par les eaux, se vidait lentement, à l'aide d'une outre gigantesque suspendue au câble du malacate. Une fois pleine, elle s'élevait au moyen de l'invisible machine établie à près de douze cents pieds plus haut; mais, violemment amenée dans une direction oblique vers l'axe

au magasin de vivres où des logements leur ont été préparés. »

RUSSIE. — « Saint-Petersbourg, 24 janvier.

» Par suite des difficultés qu'il éprouve à recruter son armée, l'Empereur a soumis au recrutement les hommes jusqu'à l'âge de 37 ans et non plus de 30 seulement. — Les fils de parents âgés ou veufs, exempts jusqu'à ce jour, devront aussi prendre du service et formeront un corps spécial.

(Daily News.)

TURQUIE. — « Constantinople, 18 janvier.

» Aujourd'hui, 800 Croates partent de Constantinople pour aller travailler au chemin de fer de Bala-klava. — La révolte du Kurdistan gagne du terrain, — On publiera dans quelques jours un firman contre la corruption. » — Havas.

FAITS DIVERS.

Avant de détruire le fort de Bomarsund, les commandants en chef des forces alliées avaient eu le soin de faire enlever, pour les préserver d'une destruction totale, les objets du culte et les ornements de la chapelle. — Quelques-uns de ces ornements ayant été envoyés en France, l'Empereur a donné l'ordre de les mettre à la disposition du gouvernement russe.

Le gouvernement de Sa Majesté britannique a, de son côté, pris une mesure analogue, relativement à ceux de ces objets qui avaient été placés en dépôt à bord des bâtiments de l'escadre anglaise. — Havas.

— On parle beaucoup dans le monde médical d'une découverte que vient de faire M. Duchesne père, médecin-dentiste, rue Vivienne, 26. Par un procédé aussi simple qu'ingénieux, il fait la section du nerf dentaire; la douleur cesse immédiatement et la dent malade peut se conserver jusqu'à l'extrême vieillesse. (Univers.)

— A Contigny, dans le voisinage de Lausanne, on a découvert un tombeau romain de quelque intérêt. Un vase en terre cuite qui s'y trouvait, renfermait, avec des restes d'ossements, de cendres et de sel, quatre médailles : une de Faustina, femme de Marc-Aurèle, et trois de Lucilla, sœur de l'Empereur Commodus; de plus, un anneau en bronze avec l'inscription : « Vita ; » une bague en or avec un rubis, et une broche avec une autre pierre précieuse. Tout indique que ce tombeau était celui d'une femme. (Gazette d'Augsbourg.)

DERNIÈRES NOUVELLES.

Une dépêche de Bucharest, publiée par le *Constitutionnel*, prétend qu'Omer-Pacha a donné sa démission, motivée sur ce qu'Ismaïl-Pacha, nommé au commandement de l'armée de Roumélie, ne serait pas sous ses ordres. Cette nouvelle a besoin d'être confirmée. — Havas.

Vienne, mardi 30 janvier. — « Les journaux de Vienne sont toujours à la guerre. Cependant, si l'on en croyait la *Gazette militaire*, l'Empereur de Russie aurait demandé un armistice de six semaines. »

Nous empruntons au *Morning-Herald*, la dépêche suivante : « Crimée, 22 janvier. Notre armée est encore malade. Il n'y a pas à signaler les progrès du siège. — Les Français ont pris en très-grande partie notre ligne droite d'attaque.

du grand puits, cette outre gonflée se fût écriée contre le roc, si l'ouvrier n'eût amorti l'impulsion qu'elle avait reçue. Sur un étroit espace qui séparait les deux puits, au milieu d'une obscurité presque complète, le péon retenait avec effort une corde double qui embrassait le câble et dont ses deux mains serraient les extrémités; puis, entraîné avec une terrible rapidité à l'ouverture du gouffre, il lâchait tout-à-coup un des bouts de la corde, et l'outre ne heurtait plus que mollement la muraille opposée; mais un faux pas, la corde lâchée une seconde trop tard, pouvaient le précipiter dans un abîme sans fond. Je regardai longtemps, avec une sensation pénible, ce malheureux qui jouait ainsi sa vie à chaque quart d'heure du jour pour un modique salaire. Au milieu de ces ténèbres, de ce silence profond et si loin des rumeurs du monde, il me semblait voir un de ces réprouvés de l'enfer du Dante, condamné sans relâche à un effrayant labeur.

Cependant, l'outre était quatre fois descendue vide, et quatre fois remontée pleine, c'est-à-dire qu'une heure entière s'était écoulée, et personne n'était encore venu. J'avoue qu'à la vue de ce puits immense dont il me fallait, en remontant, parcourir presque toute la profondeur, ma résolution avait faibli, et je pardonnai de bon cœur au vieux mineur son manque de parole, quand le câble du malacate apparut de nouveau dans l'ombre; une aible lueur vint en même temps éclairer les parois hu-

CHRONIQUE LOCALE.

Presque toutes les villes du monde chrétien, toutes celles de la France, celles, enfin, de notre Anjou, ont célébré, par des fêtes spéciales, le grand acte que vient d'accomplir le Saint-Siège en l'honneur de la Conception Immaculée de Marie, en proclamant dogme de foi, ce privilège de la mère de Dieu. Dimanche prochain, Saumur sera appelé à rendre à son tour hommage à la grâce toute spéciale par laquelle, contrairement à ce qui arrive pour les autres enfants d'Adam, Dieu a préservé l'âme de Marie, de la souillure originelle.

Partout des illuminations ont témoigné de la foi des populations, de l'obéissance aux enseignements de l'Eglise, et de la vénération à la protectrice de la France. Nous n'avons point à réveiller le zèle de nos concitoyens en l'honneur de Marie; ici la dévotion à la Sainte-Vierge est héréditaire; personne n'a oublié *ceste assemblée de ville, tenue au palais royal de Saumur, pardevant M. le Sénéchal et Maire audit lieu, le dernier avril mil six cent quinze*, duquel il résulte que de temps immémorial les habitants de *ceste ville ont esté portez de dévotion particulière vers la vierge Marie*, et cet acte solennel du 1^{er} mai, même année, par lequel les habitants de Saumur se sont consacrés à la mère de Dieu.

Depuis lors, la foi religieuse, la confiance en Marie ne s'est pas refroidie à Saumur: témoin ces pèlerinages que font chaque jour, à Notre-Dame-des-Ardilliers, les familles éprouvées par la douleur; témoin cette affluence qui, chaque année, au 15 août, se porte vers les sanctuaires consacrés à la Sainte-Vierge; témoin encore cette chapelle de précieuse mémoire, réédifiée récemment aux frais des fidèles, et qui bientôt recevra sa consécration.

La fête de dimanche sera donc ce qu'elle a été à Lyon, à Marseille, à Nantes, à Angers, ce qu'elle a été partout; chacun apportera son tribut de foi et d'amour dans cette grande solennité religieuse.

P. GODET.

Nous apprenons à l'instant que de grands préparatifs se font de toutes parts pour la fête de dimanche.

Toutes les églises célébreront la fête, aux offices accoutumés, avec la plus grande pompe.

Dans l'église Saint-Pierre, à 7 heures, il y aura un salut solennel, dans lequel la musique de l'Ecole fera entendre quelques-uns de ces airs auxquels elle sait donner une expression si heureuse et si bien sentie. — Au dedans et au-dehors de l'église, illumination, avec transparent.

A 6 heures, en face du quai, sur le bord de la Loire, sera tiré un feu d'artifice symbolique, qui représentera plusieurs des titres principaux donnés à la Sainte-Vierge.

Dans maintes familles on prépare des illuminations et des transparents emblématiques. — Nous pourrions dès aujourd'hui en faire connaître plusieurs, si nous ne craignons d'être indiscret.

P. GODET.

Vendredi dernier, à 7 heures du soir, a eu lieu, à la mairie, la réunion annuelle des membres de la Société d'aide et de secours par le travail. M. le Curé de Saint-Nicolas, président, a fait l'exposé des travaux exécutés pendant le cours de l'année 1854.

mides du gouffre, et une voix dont l'accent ne m'était pas inconnu s'écria :

— Eh ! l'ami, n'avez-vous pas avec vous un cavalier étranger qui m'attend pour remonter par le tiro ?

J'avais à peine répondu que j'étais prêt, qu'un paquet tomba à mes pieds. Je défis machinalement la corde qui l'entourait. Le paquet ne contenait qu'une veste et un pantalon de laine grossière, un bâton de cuir et une espèce de tresse en fil d'aloès. Je me demandai avec effroi si ce pantalon et cette veste étaient bien suffisants pour amortir une chute de douze cents pieds. Quant au bâton et à la courroie tressée, je ne devinais pas ce que j'en devais faire. L'ouvrier qui travaillait près de moi m'indiqua l'usage de chacun des objets. Le vêtement de laine devait me préserver de l'eau qui jaillissait en pluie fine dans certains endroits du puits; avec la courroie, je devais m'attacher au câble, et, dans ses oscillations, éviter, au moyen du bâton, de me heurter contre le roc.

— Dépêchons, s'écria le guide invisible, nous n'avons pas de temps à perdre.

(La suite au prochain numéro.)

BOURSE DU 30 JANVIER.

4 1/2 p. 0/0 baisse 25 cent. — Fermé à 93 50.
3 p. 0/0 baisse 15 cent. — Fermé à 67 50

BOURSE DU 31 JANVIER.

4 1/2 p. 0/0 sans changement. — Fermé à 93 50.
3 p. 0/0 baisse 25 cent. — Fermé à 67 55.

Il résulte du compte-rendu qu'une somme 3,673 fr. 25 c. a été employée en achat de toiles, chanvre et laine; que 300 ouvrières, dont 140 nouvelles, ont reçu du travail de la Société et qu'il leur a été payé, à titre de salaire, une somme de 2,054 francs 65 centimes.

MM. les Sociétaires ont ensuite procédé à la nomination des membres chargés de l'administration de la Société.

Le Bureau reste composé de la manière suivante :

MM. Henry, curé de Saint-Nicolas, président;
Hugonnet-Verrie, vice-président;
Lambert aîné, secrétaire;
Millocheau fils, trésorier;
Rallet-Laporte, vice-trésorier;
Lehoux-Daudet, vice-secrétaire.

Il suffit d'examiner les résultats obtenus par la Société pour apprécier les services qu'elle rend. Fondée en décembre 1840, elle compte déjà 15 années d'existence, et le concours, chaque année, de nouveaux souscripteurs, nous fait espérer qu'elle sera à Saumur une œuvre durable.

Nous croyons devoir rappeler à nos concitoyens, qui ne font point partie de la Société, que les souscriptions, dont le prix reste fixé à 12 francs chaque année, seront reçues à la mairie, et entre les mains des membres de la Commission administrative.

Saint-Martin, le 29 janvier 1855.

A Monsieur le Rédacteur du journal *l'Echo Saumurois*.

Monsieur le Rédacteur,

Voudriez-vous avoir la bonté d'annoncer dans votre estimable journal que,

La petite commune de Saint-Martin-de-la-Place, quoique peuplée d'habitants peu aisés, vient, aussi elle, de témoigner son sympathique empressement pour soulager nos braves de l'armée d'Orient.

Une souscription, recueillie à domicile par M. l'Instituteur et par moi, a produit 150 kilogrammes de linges de toute espèce, lesquels ont été réduits, partie en charpie, partie en bandes, par les dames et demoiselles de la commune qui ont mis à cette œuvre pieuse, le zèle le plus touchant, appelées qu'elles ont été par M^{me} Thibault dont l'intelligente direction est digne des plus grands éloges; pendant que son côté M. l'Instituteur, époux de cette dame, faisait employer à ses jeunes élèves le temps de leur récréation à faire de la charpie et chacun d'eux se montrait joyeux de faire ce sacrifice.

Le produit de la quête en argent est une somme de cent vingt-un francs cinquante-cinq centimes, dont la dame Thibault, sur mon invitation, veut bien se charger de faire l'emploi en acquisition de chaussettes, caleçons et gilets; pour le tout, réuni dans une seule caisse, avec le linge et la charpie, être remis à M. le Sous-Préfet, qui le fera parvenir à sa destination.

Daignez agréer, etc.

ALLOTTE, maire.

ÉTAT-CIVIL du 1^{er} au 15 janvier.

NAISSANCES. — 3, Jeanne-Marie Humbert, rue de Bordeaux; — 6, Marie-Aglée-Louise Artif, rue du Pressoir-Saint-Antoine; — Marie-Joséphine Pasquier, rue de la Chouetterie; — 8, Marie-Angèle Outreman, rue de la Montée du Fort; — 11, Albert-Henri Berger, rue Beaurepaire; — Léon Douvger, rue Saint-Nicolas.

MARIAGES. — 3, Pierre Augustin Renard, tonnelier, a épousé Marie-Henriette Mongars, couturière tous deux de Saumur; — 8, Adolphe-Frenzel Gastineau, ébéniste, a épousé Julie Bibard, sans profession, tous deux de Saumur; — 9, Narcisse Doussin, forgeron, a épousé Caroline Boret, lingère, tous deux de Saumur; — Jules-Joseph Coulbault, avoué, a épousé Juliette Poitvin, sans profession, tous deux de Saumur; — 13, Pierre Goubard, cultivateur, a épousé Hélène Champ, chapeletière, tous deux de Saumur; — Armand-René Jagot, négociant, a épousé Victorine Godard, sans profession, tous deux de Saumur; — Nicole, coiffeur, d'Angers, a épousé Victoire-Constance-Olimpiel Revel, sans profession, de Saumur.

DÉCÈS. — 3, Renée-Aglée Blondel, 12 ans, rue Saint-Pierre; — 6, Proust, mort-né, quai de Limoges; — 7, Jacques Collet, débitant de tabacs, 56 ans, rue Saint-Nicolas; — 9, Urbain Drouard, tapissier, 24 ans, célibataire, rue de la Tonnelle; — 10, Françoise Vacher, 22 jours, rue de Fenet; — Coujeolle, mort-né, rue Royale; — 11, Jean-Baptiste-Auguste Froger, 2 ans, rue des Basses-Perrières; — 13, Rose-Julienne Clotelde, 48 ans, veuve Leclerc, rue de Bordeaux.

TAXE DU PAIN du 1^{er} Février 1855.

Même prix que la quinzaine précédente.

P. GODET, propriétaire-gérant.

